

Courtiser la mort, courtiser la vie... les femmes face au suicide

Françoise Bayle

Numéro 160, hiver 2011

La nouvelle québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bayle, F. (2011). Courtiser la mort, courtiser la vie... les femmes face au suicide. *Québec français*, (160), 39–43.

Courtiser la mort, courtiser la vie... les femmes face au suicide

PAR FRANÇOISE BAYLE*

« **S**ur l'île oblongue, dans le brouillard du commencement du jour, le cri brisé d'un geai bleu déchire le silence. C'est l'oiseau que je préfère et sa voix tragique me transperce de part en part. Il me semble que sous l'humus le rocher rouge a frêmi, et moi en même temps que lui (Suzanne Robert).

Comme l'auteure de *La dame morte* et de *L'autre, l'une* (avec Diane-Monique Daviau)¹, je suis hantée par une question : pourquoi tant de pessimisme, tant de morts, tant de suicides dans les œuvres des écrivaines du Québec ? La littérature étant un miroir de la société, j'ai voulu approfondir la question.

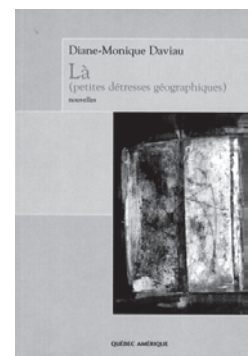
En 2005, le Québec occupait une des premières places au sein des pays sélectionnés au chapitre de la mortalité par suicide. Dans la presse récente, des articles affirment que « [l]e taux de suicide au Québec continue à diminuer, mais il demeure le plus élevé de toutes les provinces au Canada, selon les nouveaux chiffres publiés par le gouvernement du Québec »². Plus loin, nous lisons que – en un an – plus de mille personnes ont volontairement cessé de vivre... Abernant ! Les causes ? La première serait le manque d'emploi³. En effet, d'après les statistiques, 75 % des suicidés seraient de sexe masculin, la plupart âgés entre 20 et 30 ans, qui refuseraient d'accepter l'idée d'un échec professionnel, la supériorité professionnelle d'une femme, le manque de valorisation sociale... En bref, ce sont des jeunes mal dans leur peau. Parmi eux, quelques adolescents en mal d'affection. Chez les femmes, soit les 25 % restants, le motif principal serait le stress, souvent rapporté à des crises sentimentales ; une bonne partie des cas serait formée d'adolescentes en mal d'estime personnelle⁴. Qu'émerge-t-il de tout cela dans la littérature ? Une brève étude ne peut avoir l'ambition d'épuiser le sujet, c'est pourquoi je me suis limitée à présenter un ou deux recueils de quelques-unes de ces nouvellistes qui, depuis quelques années, me servent de pierre d'achoppement dans l'analyse des phénomènes littéraires québécois et dont l'œuvre me passionne autant du point de vue du contenu sociopsychologique que pour l'agrément de la forme : Diane-Monique Daviau, Claire Martin, Sylvie Desrosiers, Geneviève Robitaille, Nelly Arcan... personnalités très différentes, thématiques divergentes, styles opposés mais, chacune selon son tempérament, grandes observatrices de la société québécoise et de la vie, qui savent aussi séduire le lecteur par la simplicité et le soin de l'écriture.



Diane-Monique Daviau

Diane-Monique Daviau

Ce sont les œuvres de Diane-Monique Daviau⁵ qui expriment le plus intensément le pessimisme et le stress de notre époque. Apparemment, rien n'est plus éloigné du suicide que les tableaux poétiques de cette auteure. Au début, du moins. Pourtant, le pessimisme est là, latent, lové, sournois dans son apparente absence. De *Dessins à la plume* à *Là. (Petites détresses géographiques)*, en passant par *Dernier accrochage*, *La vie passe comme une étoile filante, faites un vœu*, les protagonistes laissent transparaître un intense mal-être existentiel. Les enfants qui peuplent ces nouvelles éprouvent de violentes crises affectives qui les portent à glisser dans la folie. C'est le cas de nombreuses fillettes qui se mettent en colère contre la vie, refusent de sortir de l'enfance et ne distinguent plus la limite entre la vie réelle et leurs fantasmes. Les psychiatres qui les soignent collectionnent les messages de suicidés pour comprendre les mécanismes qui poussent à ces gestes extrêmes, ce qui sous-entend un grand nombre de cas de dépression (DA). La bougeotte qui oppresse les personnages féminins semble due à l'incapacité de vivre en harmonie avec leur vie, leur milieu⁶, leur famille. Dans un élan d'égoïsme qui bouleverse les racines de leur « être », elles aspirent à devenir « autre » et, le plus souvent, cette angoisse existentielle les pousse à se confondre avec leur éternel objet de désir mais aussi rival : l'homme. En effet, toute une série d'indicateurs montre le besoin de confondre masculin / féminin, depuis la recherche excessive d'un ailleurs qui est autre, celle d'affirmations d'indépendance,



les manifestations de possessivité exprimées par les protagonistes en majeure partie féminines, le choix et la variété des espaces où elles voyagent – le voyage étant traditionnellement l’apanage de l’homme. Pour ces femmes, l’avenir semble bouché et la tentative de suicide (directement ou par euthanasie) devient une tentation intérieure qu’elles n’osent presque pas évoquer (*VPEF*), mais qui les hante et dont seule l’écriture réussit à les détourner. Les hommes eux aussi sont stressés et voudraient être « autres », être « ailleurs », certains deviennent de grands amateurs de cimetières, convaincus que les morts sont, aux yeux de l’humanité, aussi (ou plus) importants que les vivants (*LPDG*). Là encore, pas de suicide déclaré, mais un regard toujours axé sur le « repos », la « sérénité » que donne l’après-mort, et surtout l’intérêt que l’acte de mourir suscite chez les autres, car « [l]a tendance suicidaire [...] est très largement provoquée par la désintégration sociale et la faiblesse des liens qui rattachent l’individu au groupe » (*DA*, p. 103).

Mais ce n’est pas le rapport social – objectif et universel – qui est ici analysé ; chaque nouvelle présente plutôt la vision subjective de chacun des protagonistes. La femme qui s’en va avait tout pour être heureuse, Tante Lili s’en remet aux trèfles à quatre feuilles pour être protégée contre les calamités, le « je-parlant » de l’Hôtel des chats de mer obéit aveuglément aux ordres de son médecin, l’homme rêve d’être un kangourou... fuite devant la réalité, *gratte-bobo* de qui ne sait pas ou ne veut pas réagir. Non pas un rapport aux autres mais des carences individuelles. Les titres des recueils sont révélateurs de l’angoisse de la mort qui habite le héros de Daviau et soulignent fortement, selon les mots de Michel Lord, « le discours de réaction du sujet souffrant⁷ » qui, conscient de la proximité constante de la mort, se réfugie pour y échapper dans un réflexe enfantin : faire un vœu !

Claire Martin

Tout au long de son œuvre, Claire Martin⁸ poursuit un questionnement : « Qu’est-ce que la mort ? ». Il semble qu’aucun de ses lecteurs ne la saura jamais (ni elle non plus), car la mort détruit l’expérience qu’on en pourrait avoir. Mais l’image de la mort est omniprésente dans ses nouvelles : Claire Martin est bien consciente que tout ce qui vit meurt. Dans *Avec ou sans amour*, le refus d’une vie décevante, de la maladie, de la vieillesse, des chagrins d’amour, des accidents sont autant de raisons qui poussent vers la mort. Dès les premières nouvelles d’*Avec ou sans amour*, la mort donne le ton avec « les trois disparitions mystérieuses qui ouvrent le recueil⁹ ». Ici, et le plus souvent, la mort est liée à une violence extérieure. Dans ce recueil, la figure masculine est présentée comme personnage égoïste et tyrannique (qui jouit « de faire trembler sa petite ombre

de femme » *ASA*, p. 178), imbu de son savoir et de son autorité, qui tue tout ce qui l’entoure, l’amour, la beauté, la nature et, indirectement, la femme qui lui est proche. Ce massacre, tantôt du cœur, tantôt du corps, se déroule par la violence matérielle ou par une lente asphyxie basée sur des mesquineries et des tromperies (« Le visage clos ») et dans la plus totale indifférence. Les narratrices offrent une représentation de la mort comme l’espace fermé (maison, chambre, avion, train ou même simplement lit¹⁰), où s’affrontent les couples, où l’amour meurt. Parfois, un homme aime vraiment comme le voudrait sa compagne, mais cet amour est impossible et tous deux songent au suicide. Et lorsque le suicide est raté, c’est l’amour qui meurt sous le ridicule (« Le meilleur assassin »). Cet aspect totalement négatif de la mort se transforme toutefois dans « Toute la vie », car l’événement est alors présenté comme passage à une autre dimension. La mort devient certitude d’éternité et d’amour (surtout lorsque les amants meurent ensemble), elle délivre de l’aridité du cœur, elle unit le vivant au conjoint décédé mieux que les mille petits riens de la vie, car « l’amour sait bien que la mort est son alliée » (*TLV*, p. 47). Le plus souvent, dans ce recueil, le manque d’amour ne tue pas (il y a la famille, les amis qui comblent plus ou moins le vide des cœurs (« La nouvelle chanson »)), ni l’échec politique (histoire *enveloppée*), mais la mort par accident ou maladie, et la mort de l’amour surtout – plus cruelle encore – est omniprésente. Ainsi, malgré l’aspect apparemment optimiste des derniers récits, l’acceptation et même la fascination de la mort sous-tend l’œuvre de l’auteure de *Les morts* et dément la façade de légèreté produite par l’ironie des situations et des mots. La seule porte de sortie qui éloigne les femmes de l’obsession de la mort reste l’écriture « d’un style d’une élégance rarement trouvée¹¹ ». L’homme, véritable assassin ou célibataire endurci (qui en quelque sorte nie la vie), ne semble pas être tenté par le questionnement identitaire ni éprouver de tentations suicidaires ; il se limite à jouer le rôle d’*occupant* insouciant de l’autre partie du monde : l’espace des femmes. Il occupe la terre, l’amour, la vie et les saccage à son profit sans se soucier de l’après, comme le protagoniste de « Un fleuve » ou de « Confession ».

Sylvie Desrosiers

Souffrance et mort dans les œuvres de Sylvie Desrosiers ? La nouvelliste, dont on connaît la propension à l’ironie grâce à *Bonne nuit, bons rêves, pas de puces, pas de punaises*, où elle analyse avec un humour irrésistible les relations homme / femme, a donné récemment une nouvelle preuve de sa polyvalence avec un *roman intime* qui s’adresse en grande partie aux femmes. Elle y met en relief les méandres d’une cour faite à la mort qui pousse un grand nombre de celles-ci à une tentative (généralement et heureusement avortée) de suicide, conformé-

ment à ce que nous avons vu dans l'analyse sociale. En effet, la narratrice / narrataire du *Jeu de l'oie* se trouve un jour confrontée au problème de la maladie incurable : elle a un cancer, une maladie désespérément humaine qui brise les chairs et la volonté. Au départ, elle refuse d'y croire, car ce genre de chose ne peut nous arriver, justement à nous... Ensuite, elle découvre la peur, une peur effrayante doublée d'une révolte irrépressible qui semble la pousser sur le chemin de l'euthanasie. Mais l'instinct de la vie est le plus fort, elle s'investit dans l'auto-examen de son esprit de la même manière qu'elle l'avait fait pour son corps et elle prend conscience que « la nuit [elle] faisai[t] un peu d'anxiété. Peu à peu, [elle a] réalisé que la colère [lui] demandait trop d'énergie, que les tourbillons de gens et les honneurs [ne l']avaient jamais rendue heureuse. [Elle a] réalisé [qu'elle était] une personne triste et que, malgré des journées remplies au maximum, [elle] s'ennuyai[t] » (JO, p. 112).

Après cette découverte, elle comprend que sa tristesse provient du fait qu'elle donne trop de place à l'aspect matériel de la vie, à ses problèmes personnels, aux apparences. La musique lui ouvre de nouveaux horizons, la réflexion intérieure l'apaise, alors elle s'investit dans une nouvelle vision de la vie : « Je vis intensément et dans la démesure. Et je suis heureuse d'être ainsi faite » (JO, p. 175). Elle se met à écrire des livres et à participer à la recherche contre le cancer, à socialiser. Le roman se conclut sur une affirmation de solidarité humaine, d'empathie sociale : « La confiance n'est-elle pas, de toute façon, à la base de toute relation humaine réussie ? » (JO, p. 181).

Comment expliquer le titre ? C'est que la lutte contre la mort ressemble beaucoup à un jeu de hasard où chaque joueur fait avancer un pion sur un tableau formé de cases numérotées où des oies sont figurées dans neuf cases. Un jeu où l'on avance et l'on recule selon les données offertes par le destin, avec des phases de pessimisme ou d'exaltation selon le résultat du coup

de dés. C'est une métaphore de la vie qui en dit long sur la vision matérialiste contemporaine et qui explique le pessimisme ambiant. La lumière ne vient que de la réflexion spirituelle qui pousse la narratrice / narrataire vers une forme de disponibilité envers les autres qui, finalement, sera son secours contre la tentation de la mort et la source de sa nouvelle vie.

Geneviève Robitaille

Rien n'est plus loin que le suicide pour Geneviève Robitaille¹² et pourtant, c'est elle qui aurait le plus de raisons de désirer la mort et qui a le mieux parlé de cette tentation. Une jeune femme, narrataire de *Mes jours sont vos heures*, d'*Éloge des petits riens*, de *Désamours*, est clouée à un fauteuil roulant, se déclare affectivement seule, mais refuse de s'apitoyer sur elle-même, éloignant ainsi toute possibilité d'accusation d'apologie du suicide¹³. Atteinte d'une maladie dégénérative qui lui enlève une partie de sa mobilité et lui fait perdre progressivement la vue, l'auteure nous invite dans son quotidien de créatrice. Elle nous convie à partager ses amitiés, son goût du beau, ses aspirations, ses désirs. Ses recueils ne sont pas un exutoire à ses peines mais une exhortation à savoir apprécier les petits riens de la vie. Refusant tout apitoiement égocentrique, elle invite le lecteur à jouir de chacun de ces moments que la vie emporte si vite. Elle nous parle de son écriture comme d'un témoignage de refus : quinze ans, milieu pauvre, père alcoolique, elle n'échappe à la tentation de suicide que par la rêverie d'un amour parfait ; une fois qu'elle est adulte, malade, seule, l'écriture est son rayon de soleil et elle s'y accroche : « Soixante-huit pour cent de Québécois étaient prêts à céder au suicide assisté, s'ils contractaient une maladie incurable. C'est moi qui l'avais contractée, la maladie incurable, et c'est moi qui voulais vivre à tout prix » (EPR, p. 66).

Autofiction qui a la complexité du casse-tête, *Éloge des petits riens* installe le lecteur dans une intimité troublante, nécessaire, fondamentale pour la compréhension d'une personnalité féminine forte, capable d'affirmer dans toute sa transparence : « Je me réjouis de vivre pour rien avec des riens ». Si elle se laisse prendre par les romans d'une autre écorchée vive¹⁴, elle n'en partage pas le pessimisme. Et, dans *Désamours*, qui est probablement son récit le plus intime, elle nous parle des amours de son adolescence qu'elle n'a pas su vivre, par peur de la vie, de l'échec, de la mort. Sans regretter ces occasions, elle s'accroche à la vie et à ce qu'elle peut offrir à chacun de nous, l'amour de la famille, l'amitié qui est une autre forme d'amour, mais aussi l'amour de soi-même, hors de tout égocentrisme mais en profonde sympathie (dans le sens antique de « participation à la souffrance universelle ») ou bienveillance. Car, s'il est vrai qu'il y a du « bonheur à être avec soi-même » (D, p. 96), il y en a davantage à rencontrer des personnes



Sylvie Desrosiers

qui nous sont chères, à vivre « malgré l'absurdité de vivre pour mourir » (*EPR*, p. 69), à vivre parce qu'il y a tant à faire que chaque « journée est une succession d'événements routiniers [qu'on] anticipe avec une joie presque absurde » (*D*, p. 11).

Nelly Arcan

Le suicide de l'auteure de *Paradis clef en main*¹⁵, Nelly Arcan, conclut tragiquement l'odyssée d'une idéaliste révoltée contre l'injustice sociale, la tyrannie familiale, la souffrance, toutes limitations au bonheur de vivre que, contrairement à Robitaille, elle ne sait pas dépasser. Reprenant, elle aussi, le problème du suicide assisté, du droit de choisir son futur, Arcan nous raconte l'histoire d'une famille où ne règne certainement pas l'harmonie, qui vit dans un monde « américanisé », à la limite de l'irréel. Cette auteure n'a pas écrit de nouvelles, mais ses romans, dont le propos aborde les raisons qui mènent parfois au suicide, rejoignent la problématique qui nous intéresse ici. Les prémisses du roman évoquent une société dans laquelle le droit au suicide serait reconnu pour tous, et non seulement pour ceux qui sont gravement malades, parce que le désir de la mort est universel : « On a tous déjà pensé à se tuer. Au moins une seconde, le temps d'une nuit d'insomnie, ou sans arrêt, le temps de toute une vie » (p. 7). L'auteure insiste sur le fait que le roman se déroule au Québec parce qu'« [il] se trouve que beaucoup de gens, ici, veulent mourir, comme ça, pour rien, pour tout, parce qu'ils souffrent, parce qu'ils en ont marre, parce que la vie est une punition, parce que chaque jour est un jour de trop » (p. 8).

Deux personnages recourent aux services d'une compagnie qui organise les suicides : Léon, qui mourra, et sa nièce, Antoinette, qui ratera son suicide et restera paraplégique. Après la séquence d'euthanasie manquée, cette dernière s'accroche à la vie, mais c'est surtout pour reprocher à sa mère sa réussite, sa volonté de vivre, sa « perfection » physique. L'auteure souligne que le suicide est une sorte de virus, une sorte de « pression morbide qu'exercent les suicidés sur leur entourage » (p. 27) et qui pousse plusieurs personnes de la même famille à mourir (ici, le père et l'oncle de la protagoniste). Il y a une autre constante dans les romans d'Arcan : la haine. Dans ses interviews, elle déclare haïr le mythe de la beauté préfabriquée qui est imposée aux femmes, celui du pouvoir tyrannique de ceux qui ont de l'argent, de l'industrialisation du sexe, en bref : tout le système social actuel. Contrairement aux femmes, les hommes n'ont pas besoin de cures pour cacher qu'avec l'âge ils deviennent « médiocres, flasques et moches », ils n'ont pas peur d'être « délaissé[s], de vieillir, de s'enliser dans les marges du destin ». Ils ne sont pas tentés par le suicide, ils n'éprouvent pas les mêmes souffrances ou dépressions.



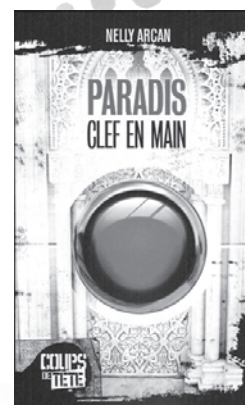
Nelly Arcan

Conclusion

Cinq femmes, cinq écrivaines, cinq types de motivations différentes face au triple thème souffrance / mort naturelle / suicide. Dans chacune des œuvres des auteures étudiées ici, il faut remarquer que les motivations qui entraînent les femmes vers le désespoir et la tentative de suicide sont très différentes, mais qu'elles relèvent toutes d'*aspects matériels* comme les problèmes de carrière, le manque d'argent, l'oppression de la famille... et même les raisons qui semblent les plus affectives sont physiques (comme le manque de caresses, de tendresse ou d'efficacité sexuelle). Une lecture attentive nous permet de remarquer qu'il s'agit presque toujours de motivations égoïstes ou du moins égocentriques. Courtiser la mort, sans finalement se la donner, c'est un peu gratter un prurit agaçant : on frotte, on frotte mais sans arriver jusqu'à la véritable douleur. Contrairement à ce qui se passe dans la vie réelle, les protagonistes littéraires choisissent de rêver la mort sans se la donner.

Quant aux occasions de dépassement de « la volupté du suicide » que présentent les nouvellistes, on peut les reconduire à une seule valeur, de type spiritualiste : la solidarité humaine... contraire de l'égoïsme. Pour illustrer la différence entre ceux qui choisissent la vie et ceux qui choisissent la mort, je vais céder la parole à Geneviève Robitaille, qui commente une émission sur le suicide assisté. Selon elle, le choix de la vie ou de la mort ne dépend de rien d'extérieur, mais de ce que nous sommes, car chacun comprend son futur de façon différente : « Le mien, teinté de ma vie avec Manon et de tous ceux avec lesquels j'avais vécu, le sien signé entièrement Manon » (*EPR*, p. 76). La vie : moi ouverte aux autres ; la mort : moi repliée sur moi-même. □

* Professeure de littérature et de langue française, Université de Cagliari (Sardaigne)

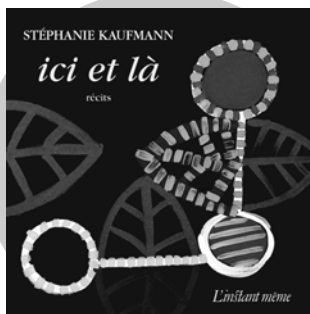


Notes

- 1 Selon Ghislaine Bouchard, M.Ps. Psychologue. Site : www.psychomedia.qc.ca/dart7.htm (article en ligne publié le 11 février 2006).
- 2 Suzanne Robert, *La Dame morte* (Éditions du Jour, 1973), et *L'autre, l'une* (coécrit avec Diane-Monique Daviau, éd. du Roseau, 1987).
- 3 Brian Mishara, professeur de psychologie à l'Université du Québec à Montréal et cofondateur de l'association Suicide-Action Montréal, écrit que le taux d'emploi qui a augmenté dans la province au cours des dernières années peut avoir contribué à la réduction des décès par suicide. On a également redoublé d'efforts pour sensibiliser la population à des services de soutien. www.cbc.ca/canada/monreal/story/.../mtl-suicide-rates-0202.html
- 4 Les femmes, par contre, ont tendance à suivre le modèle anomique. Dans les études menées sur les adolescentes et sur les femmes et visant à déterminer pourquoi il y a tant de tentatives de suicide et si peu de décès par suicide dans ces groupes, des théoriciens sont allés beaucoup plus loin que Durkheim. La théorie de l'ego par rapport aux autres, qui sert à étudier le comportement des femmes dépressives, aide à comprendre les différences liées au sexe dans le comportement suicidaire... Le stress résultant de l'incapacité de régler les conflits interpersonnels compte plus souvent parmi les facteurs suicidogènes chez les femmes que chez les hommes. Cette théorie met l'accent sur quatre processus courants qui, lorsqu'ils sont exacerbés, sont à l'origine de la plupart des tentatives de suicide chez les femmes. Il s'agit de la vulnérabilité face à la perte, de l'inhibition de la colère, de l'inhibition de l'action et de l'agression, et de la faible estime de soi. Au lieu de considérer ces facteurs comme des faiblesses, comme le fait la théorie classique selon laquelle l'expérience mâle constitue la norme, la théorie de l'ego les considère comme des atouts d'après la norme féminine. <http://dsp-psd.pwgsc.gc.ca/Collection-R/LoPBdP/BP/bp236-f.htm>.
- 5 Diane-Monique Daviau, *Dessins à la plume*, Montréal, HMH, 1979 (DP) ; *Dernier accrochage*, Montréal, XYZ éditeur, 1990 (DA) ; *La vie passe comme une étoile filante, faites un vœu*, Montréal, L'instant même, 1993 (VPEF), *Là. (Petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, 2009 (LPDG).
- 6 J.-C. Falardeau, dans *Notre société et son roman* (Montréal, HMH, 1967, p. 39-40) souligne « [] e désir de sortir de son milieu, le besoin d'aller ailleurs, la tentative de partir temporairement ou pour l'étranger » des héros de Daviau.
- 7 Michel Lord, « Diane-Monique Daviau, la mise en éclat du monde », dans *La narrativité contemporaine au Québec*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2004, p. 240.
- 8 Claire Martin, *Avec ou sans amour*, Paris, Robert Laffont, 1959 (ASA) ; *Toute la vie*, Québec, L'instant même, 1999 (TLV).
- 9 Rémy Martel, « Les bonheurs de Claire Martin », *La Presse*, 14 mars 1999.
- 10 Michel Lord, « Claire Martin et l'espace novelliste », dans *Voix et images*, n° 85 (2003), p. 71 : « Les lieux fermés [...] sont des espaces appartenant à l'isotopie de la fin, de la mort, de l'absence, de la non-vie, de la non-identité, du vide ».
- 11 Gilles Dorion, Présentation à *Toute la vie*, p. 11.
- 12 Geneviève Robitaille, *Mes jours sont vos heures*, Éditions Tryptique, 2001 (JSH), *Éloge des petits riens*, Leméac 2005 (EPR), *Désamours*, Montréal, Leméac, 2008 (D).
- 13 Caroline Morin, *Littérature québécoise : Éloge des petits riens*, 24 octobre 2005 : Dans un registre plus grave, mais sans tomber dans la plainte, Geneviève Robitaille parle de la mort, celle qui la guette tous les jours, mais celle aussi qui la pousse à savourer à plein chaque instant de la vie. Elle a été très bouleversée à la suite du documentaire de Benoît Dutrizac sur Manon Brunelle, qui a relancé le débat sur le suicide assisté au Québec. Geneviève Robitaille a craint que le regard des autres change sur elle, que l'on croie que tous les malades étaient aussi acharnés d'en finir que Manon Brunelle, que l'on ouvre un débat de société à partir de cette seule histoire. Elle a donc décidé d'écrire la sienne, pour contrer celle-là sans espoir. Elle nous offre donc son témoignage, fort utile et encore non entendu, pour la suite du débat.
- 14 G. Robitaille, *Éloge des petits riens* : « Avec une version lue de Putain de Nelly Arcan, je casse, me laisse prendre... » (p. 82).
- 15 Nelly Arcan, *Paradis clef en main*, Montréal, Les 400 coups, 2010.

L'instant même
www.instantmeme.com

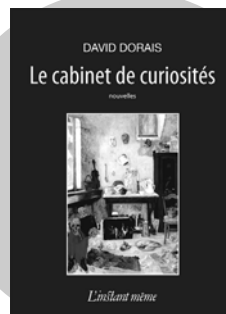
Une référence dans le domaine de la nouvelle francophone et internationale.



Sylvie MASSICOTTE

Stéphanie KAUFMANN

Prix
Adrienne-Choquette
2009



David DORAIS

Louise COTNOIR



Bertrand BERGERON

Prix
Adrienne-Choquette
1988



Lire à l'enseigne de L'instant même,
c'est « lire pour faire durer l'instant »,
pour échapper à l'usure du temps.